

Les Lettres françaises en Russie

Par PARIJANINE (Suite et fin)

Cependant Pouchkine était né (1799). L'éducation, les lectures, les préférences du grand poète nous instruisent des terdances qui se manifestaient alors. Molière est un des premiers Français qu'on lui ait révélés. Très jeune, il furette à loisir dans la bibliothèque paternelle. Il y trouve Voltaire et Rousseau, mais aussi les petits maîtres qui lui enseigneront à faire danser et sauter les bergères : Parny, Gresset, Grécourt. Voltaire fut longtemps son auteur de prédilection et, notez-le bien, l'auteur de *la Pucelle*. Pouchkine doit à Voltaire bien des plaisirs et quelques gros chagrins. Car, si le Russe a hérité de son maître de la légèreté radieuse qui mène si loin et si haut dans l'azur l'aventure de *Rousslane et Ludmila*, il a appris également à fronder plutôt qu'à critiquer, à plaisanter rudement plutôt qu'à travailler dans les profondeurs : témoin cette « indécente » *Gabrielade* qui accrut les malheurs de Pouchkine, sans cesse persécuté par le pouvoir, et que l'on n'a publiée librement qu'en 1917.

La biographie intellectuelle de Pouchkine se définirait assez bien par l'histoire de son affranchissement à l'égard des maîtres étrangers : lentement, mais fermement, il échappe aux exemples de Ferney, secondé par l'émouvant Byron qu'il égale plus tard en spontanéité. Il acquiert, en sa prompt maturité, l'art d'exprimer la pensée nationale, le sentiment populaire qui ne lui ont jamais manqué. Il dit avec force et avec une conviction de plus en plus contagieuse, les paroles qu'attendait de lui la Russie obscure et malheureuse. Et ce qui subsiste de français dans son œuvre, c'est l'incomparable clarté, c'est le choix du mot juste, précis, bien en place, chargé de toute sa puissance. Le lyrisme de Pouchkine est original et persuasif ; il s'adapte absolument à l'âme de ses compatriotes. Son style est, presque toujours, d'une perfection rigoureuse que les plus grands écrivains russes ont considérée comme un modèle inaccessible.

Les coryphées de notre romantisme ont certainement obtenu l'estime ou l'admiration des connaisseurs en Russie. Quand on feuillette un de ces vieux almanachs littéraires, *Muse de Russie* ou *Etoile du Nord*, il n'est point indispensable de connaître la langue pour connaître l'état d'esprit des artistes, des auteurs et des lecteurs qui aimèrent ces livres-là ; il suffit de consulter les vignettes. Certains édicules, Temples d'Amour, colonnades, ponts à motifs, certaines perspectives, charnelles tondues, ifs triangulaires et lauriers en caisse, fontaines et dieux impériaux, maintiennent encore dans les imaginations la tradition classique. Mais n'est-ce pas là ce qui subsiste d'ancien et de compassé dans les premières odes de Lamartine ? Et cette jeune fille en blanc, sous un saule, rêvant, le livre à la main, devant un lac où s'incurvent des cols de cygnes, n'est-ce point la sœur spirituelle, la confidente passionnée de notre Elvire ? Et ces chevaux cabrés sur un ciel d'orage, ces cavaliers raides et violents — d'une calme violence, — et ces bivouacs, ces flammes, ces contrastes de nuit et de clair de lune, — ne vivent-ils point de l'enthousiasme qui suscita et que suscita Victor Hugo ?

Je ne dis point que la filiation de telle œuvre à telle autre soit établie. Mais la communauté d'inspiration est évidente et suppose la nécessité d'influences qu'il nous appartenait d'exercer, — non de subir alors. A l'époque

parnassienne, nous ne voyons rien de semblable. A l'exception de Baudelaire, dont l'action en Russie fut tardive, nos poètes n'ont point, depuis 1850 jusqu'à 1890, fixé les aspects du rêve où la Russie devait se complaire.

En 1825, Pouchkine écrit une poésie en l'honneur d'André Chénier. Du *Démon* de Lermontov (1814-1841) à l'*Eloa* de Vigny il y a peu de distance dans le temps et dans la pensée. Le théâtre de Musset commença sa carrière par Saint-Petersbourg.

La prose romantique ou pré-réaliste, représentée par les romans fantaisistes de Hugo, par les nouvelles de Mérimée, par la *Comédie Humaine* de Balzac, fut très goûtée. Il y a du flottement, de l'incertitude, des erreurs dans le choix que fait alors la société russe parmi nos auteurs. Et les erreurs mêmes témoignent de la fidélité de nos lecteurs à l'opinion française qui se trompait alors. Il ne faut point admirer que des Russes aient étudié, comme un maître, Eugène Sue ; car bien des étrangers accordent aujourd'hui des loisirs à l'indigent Henry Bordeaux. Quant au succès de George Sand en Russie, il fut exceptionnel.

Je noterai d'abord que la prose française obtint toujours plus de suffrages que la poésie. Si l'on me croit — et j'énonce une vérité de fait, non d'appréciation, une vérité constante jusqu'à ce jour, — on voudra sans doute expliquer cette prédilection par des causes superficielles : on se dira qu'il était plus facile d'apprécier le français en ses formes narratives, indépendamment des beautés de l'expression, que de suivre notre littérature en ses confidences lyriques, parfois étranges ou bien obscures. Et cette raison n'est pas absolument mauvaise. Elle serait encore meilleure s'il ne s'agissait point de la Russie où la connaissance de notre langue a toujours été très suffisante, sinon parfaite, où les traductions se sont multipliées et où, comme nous venons de l'exposer, les maîtres de l'art ont développé leur goût ou enrichi leur pensée par l'étude précise de nos écrivains.

Pourtant, de nos poètes, on peut affirmer que presque rien n'est traduit, depuis cent ans, (à l'exception de certaines pages symbolistes, — et j'en dirai l'occasion) ; seuls, des spécialistes, des professeurs, des étudiants ont pris la peine d'analyser la *Légende des Siècles*, les *Contemplations*, les *Poèmes Barbares*. L'âme russe n'a point répercuté les explosions, n'a point réfléchi les feux de notre Parnasse. Et, tandis que nos grands poèmes, nos meilleures poésies tombaient dans l'indifférence, on ne cessait, on ne cesse de traduire et de commenter les romantiques allemands, anglais, scandinaves, les lyriques américains. Byron et Goethe sont assimilés depuis longtemps à la pensée russe. Récemment encore le poète Viatcheslav Ivanov exprimait les beautés de Byron avec une netteté et une profondeur dont il y a peu d'exemples. Bounine transposait aussi Byron et Longfellow.

La raison vraie, la raison essentielle de l'option que l'on a faite au préjudice de nos poètes, c'est la différence des goûts, des aspirations. L'incompatibilité des races peut s'oublier dans une communauté d'intérêts, et même et plus encore dans une communauté d'idéal. Mais le lyrisme, ainsi que la religion, est un domaine spirituel absolument réservé, presque intangible : dans sa vraie poésie, un peuple manifeste nécessairement ce qu'il a de plus particulier, d'inaliénable.

L'estime ou l'admiration que certains connaisseurs,

en Russie, ont affirmées à l'égard de nos romantiques, de nos parnassiens mêmes, ont été de courte durée, ne se sont point transmises longuement, n'ont point ému les générations. Ce que l'esprit avait perçu, le cœur ne le répétait point.

Jusqu'au symbolisme russe, ou, comme on disait dans le pays, jusqu'à la « décadence », les héritiers de Pouchkine parlent d'une manière simple, immédiate, discrète. Il semble aussi que le réalisme, au service du lyrisme, soit une garantie de la sincérité que l'on exige. Comme le calembour est étranger à la plaisanterie russe, la poésie des mots est odieuse à un peuple avide de vérités éprouvées, universelles, éternelles. La rigueur, l'austérité de l'expression ne compromet ni la grandeur, ni la vivacité des effets : de Polonsky, de Fœth, de Lermontov aux antiques *boulines* populaires, il y a moins de distance que de Charles d'Orléans à nos chansons de gestes.

La poésie française est de tradition latine. Chez nous, les crises de l'âme se résolvent en clameurs éloqu岸tes, en musique d'épopée. Avec Victor Hugo nous atteignons à la grandiloquence. Les images qui nous éblouissent offusquent les yeux du Nord. Après l'orgie romantique, les vœux d'humilité, de simplicité, de fidélité aux suggestions de la conscience que prononça Verlaine disent à peu près ce que le peuple russe a toujours aimé et chéché dans la poésie. Et c'est, en effet, à Villon, à Verlaine que vont ses hommages, plutôt qu'à d'autres parmi nous.

Après l'explication que je viens d'offrir et qui serait plus persuasive si on la développait, je ne conçois pas moi-même très nettement les causes de la popularité de Hugo comme prosateur. Et cependant elle s'avère indiscutable. On aime, on relit encore *Notre Dame de Paris* et les *Misérables*. On relit *Han d'Islande*, le *Dernier Jour d'un Condamné*, l'*Homme qui rit*, les *Travailleurs de la Mer* ! Des esprits d'élite s'attachent encore à ces livres dont le mieux qu'on puisse dire est qu'ils dépassent le bon sens avec un génial sans-gêne.

Toute réflexion faite, il est probable que, dans Victor Hugo, les Slaves recherchent une leçon de générosité, d'amour, d'humanité, plutôt qu'un exemple d'art. Les nécessités historiques ramènent perpétuellement la pensée russe aux œuvres de propagande humanitaire. L'imperfection de ces œuvres constitue, pour les écrivains russes, un motif d'émulation. Ils s'assignent la tâche de répondre aux interrogations de la conscience, de traiter, comme ils disent, « les questions maudites », par des arguments plus frappants, par des exemples plus lumineux. Le plus artiste des écrivains russes est encore et toujours un habile sermonnaire. La doctrine de l'art pour l'art décidément ne convient pas à l'humeur de ce peuple. L'art est un enseignement. De là, l'intérêt singulier, la profondeur de la critique russe qui ne s'arrête jamais aux détails secondaires, qui analyse l'esprit et les tendances plus que les moyens.

Je sais fort bien que cette attitude est en contradiction absolue avec le goût latin d'aujourd'hui, avec les formules qui nous dominent depuis cinquante - soixante ans. Mais quoi ! Nous touchons là une différence essentielle et il est simplement honnête de la signaler. L'ignorer volontairement, c'est se condamner à une fausse ou très incomplète interprétation des *Ames Mortes*, de l'*Idiot* et des *Frères Karamazov*, des *Récits d'un Chasseur* et de *Pères et Enfants*, de tout Tolstoï.

Et, puisque l'on peut citer de si grandes œuvres sorties d'une esthétique si différente de la nôtre, n'est-ce pas qu'il est impossible de prévoir les résultats d'après les théories ? Qu'on nous accorde du moins cela.

Les *Misérables* ont été, pendant longtemps, le livre de chevet de Dostoïevsky. Peut-être Victor Hugo joua-t-il, en cette circonstance, le rôle d'excitateur. Dostoïevsky reconstituait en son génie l'épopée nouvelle d'un autre Jean Valjean.

Le succès des *Misérables*, l'influence indiscutable de ce livre s'étendent ailleurs, en général à tous les pays du Nord. En Angleterre, Amérique, l'énorme histoire de l'innocence opprimée est considérée comme un témoignage des plus graves ; et des pasteurs ont pris texte de cette légende pour instituer leurs prédications.

Il est étrange à première vue, que Balzac, moraliste éminent, n'ait point obtenu la même popularité. Cela s'explique cependant. La question d'argent, le grand débat entre la conscience et l'intérêt, en lequel se résume la tragédie contemporaine, n'avait point acquis, en Russie, vers 1850, l'importance qu'il eut plus tard. Mais il y a autre chose en Balzac : il y a aussi la femme, maîtresse de l'homme, bon ou mauvais génie de la famille, de la société. En ce point, George Sand réussit mieux à fixer l'attention des lecteurs et lectrices moscovites. De nos jours seulement, l'on comprend en Russie, de plus en plus, la valeur de la grande comédie balzacienne ; ou la met en parallèle avec le drame russe, selon Dostoïevsky.

Les revendications de la femme moderne, ses expériences sentimentales furent exposées par George Sand avec tant d'ardeur, d'après des principes si différents de ceux qui régissaient la vieille Europe bourgeoise, que la Russie ne pouvait manquer de répondre à cet appel. Le libéralisme russe, ne l'oublions pas, dépasse toujours la politique : il examine la vie privée et en trace les voies avec une audace qu'aucune règle ne peut arrêter ; devenu nihilisme vers 1870 (et dès Biélsky d'ailleurs, en puissance), il devient promptement révolution et bolchevisme il devient féminisme et complet égalitarisme. Voilà pourquoi chacun des romans de « la femme Sand » fut l'objet de discussions passionnées. Sand, sans le savoir, aidait à détruire les derniers vestiges de l'*Institution Domestique* du P. Sylvestre, fondement de l'ancienne famille russe. Et lorsqu'elle écrivit l'histoire romanesque de la petite industrie vagabonde (*le Compagnon du Tour de France*), quand elle fut ou se crut socialiste, elle affermit pour longtemps sa prépondérance sur de meilleurs écrivains français. Il n'est point, en Russie, d'esprit libre qui, alors, n'ait cru devoir suivre de près ou de loin sa pensée. Parmi les plus grands, Dostoïevsky Tourguéniev, Tolstoï ont trouvé l'occasion de reconnaître les services rendus par cette femme très femme, très homme, et très persévérante.

III

Vers 1850, l'influence de la philosophie allemande a accompli son œuvre en Russie. De durs jugements ont été prononcés sur l'art français par le versatile Biélsky. La démocratisation du pays progresse, c'est-à-dire que les préoccupations intellectuelles gagnent la bourgeoisie, en dépit du gouvernement ; et les idées qui se répandent, ce sont d'abord les conceptions libérales ou nationalistes : le Tiers-Etat prend conscience de ses destinées. C'est l'époque de la grande controverse entre occidentaux et slavophiles. Si Sand ou Hugo ont encore le don de satisfaire la curiosité moscovite, si même ils émeuvent les âmes, nos intérêts littéraires ne sont point partagés. La